



NOTICE BIOGRAPHIQUE



ALBINA HÉTU (1883-1967) et ALFRED BONNEAU (1877-1962)

Texte Écrit Par Soeur Marthe Bonneau, 19 Janvier 1988.

A la suggestion du Frère Albert Ouellette, F.M., cousin actif et attaché à la parenté, ce qui l'a amené d'ailleurs à publier en 1987 une "Généalogie de Boniface Bonneau, descendants et descendants", à sa suggestion dis-je, j'entreprends cette courte notice biographique sur mes parents, Albina Hétu et Alfred Bonneau. Pour ce faire, J'ai demandé la collaboration de mes frères et soeurs encore vivants. C'est ainsi que Marie-Ange, Hermas, Gracia et Georgette m'ont fourni de précieux témoignages que j'essaierai d'harmoniser pour en faire un tout succinct mais sincère, à la mémoire de nos bien-aimés parents.

Ma mère est originaire de Saint-Jean-de-Magha (Joliette) et au début du siècle, avec ses frères et soeurs puînés, elle suivit son père veuf venu s'inscrire dans la lignée des colonisateurs de la paroisse Sainte-Lucie-d'Albanel au Lac-Saint-Jean, encore à ses débuts. C'est là qu'elle rencontra le compagnon de sa vie, Alfred Bonneau natif de Chambord de la même région et déjà installé à cet endroit pour y gagner sa subsistance à même le sol productif offert aux généreux colons. Il avait acquis un demi lot à défricher et cultiver et l'avait enrichi d'une maisonnette de 20 pieds de large pour y loger son futur bonheur. Il avait 27 ans quand, après les fréquentations d'usage, ils s'épousèrent, le 4 Octobre 1904

Comme tout les bons foyer de ce temps-là, on ne boudait pas les berceaux, et l'heureux couple y déposa tour à tour dix enfants; six filles et quatre garçons, sains de corps et turbulents. Baptisés le même jour où peu après, on les nomma; Germaine, Marie-Ange, Emilien, Sylvio, Noëlla, Alphée, Hermas, Gracia, Georgette et Marthe. La table familiale comptait donc plusieurs couverts et, pour y fournir les vivres, il fallait besogner fort.

Ainsi le rappelle Marie-Ange dans ses souvenirs; Papa a certainement travaillé très fort au défrichement de sa terre car bientôt elle ne comptait plus qu'un petit enclos boisé, qui donnait de l'ombre aux animaux et un abri pour les jeux d'été où les enfants s'en donnaient à coeur joie.

Vers les années 30, le gouvernement encourageait les colons en octroyant un certain montant pour chaque arpent de terre déboisé, mais, au début du siècle, il n'y avait aucune aide de ce genre. Aussi à la belle saison, papa ne chômait pas et, en plus, l'hiver, il passait quelques mois dans les chantiers pour apporter un peu d'argent liquide pour les besoins journaliers. Il réussit, en 1917, à remplacer la première maisonnette par une autre de dimensions plus appropriées à la famille grandissante.

Pour réussir à vivre il fallait beaucoup d'économies. C'est pourquoi maman habillait ses enfants dans du vieux linge transformé par ses mains d'habile couturière, elle avait des doigts de fée. Grâce à son père, tanneur de son métier, elle savait aussi travailler la fourrure. Avec les peaux de petits animaux, elle nous confectionnait casques et mitaines pour la froide saison, et les casques de castor sortant de ses mains faisaient le confort et la fierté de ceux qui les portaient. Elle fabriquait même nos bottillons d'hiver en utilisant une étoffe très épaisse, de sorte que nous n'avions jamais froid aux pieds pour aller à l'école.

En 1918 la grippe espagnol atteignit notre village et toute la famille d'alors y passa. Mon père en a resté affecté pendant quelques années, mais grâce à DIEU et au dévouement de maman, personne n'y laissa sa vie. Les deux plus vieilles de la famille étaient déjà prêtes à convoler quand naquit la dixième et dernière en 1923.

Mais, deux de parties, il en restait encore huit à nourrir et la terre ne fournissait pas les revenus suffisants. De plus, les deux grands, en âge de travailler, ne trouvaient pas sur place les emplois désirés pour aider à la caisse familiale. Mes parents décidèrent alors, après vingt cinq ans de vie. D'efforts et de sacrifices sur la terre d'Albanel de la vendre et d'acheter une maison à Dolbeau, ville voisine et prometteuse, avec son usine de pâte et papier. Nous étions alors rendus dans les années trente et la dure crise économique faisait ressentir partout ses effets, de sorte que le travail permanent pour le père et les garçons fut encore rare et la vie encore difficile.

En ce temps, en plus des gains occasionnels et du travail dans les chantiers pour les garçons, où Émilien était très bon cuisinier, Noëlla enseignait dans les environs ou au couvent de Dolbeau dirigé par les Petites Franciscaines de Marie. Mais avec les salaires d'alors, on ne pouvait aller loin. Aussi ma mère continuait d'ajouter à sa besogne quotidienne la couture pour les autres, ce qui apportait quelques bénéfices très appréciés. Elle est donc bien vraie cette remarque d'Hermas "Je me suis toujours demandé comment nous aurions vécu sans cet apport journalier, si ma mère n'avais pas fait de couture pour les autres. Du plus loin que je me souviens d'elle, ajoute-t-il, et jusqu'à sa mort, ou presque, le portrait que je me fait de ma mère, et ce doit être la même chose pour mes frères et soeurs, c'est le portrait d'une femme penché sur une machine à coudre". Et, à sa suite j'ajouterais cette précision; une machine à pédales, car ma mère n'a jamais connue la facilité d'une machine actionnée à l'électricité.

Pour mon père, c'est Gracia qui nous le rappelle, c'était dur de ne pouvoir, à cause de la crise économique et aussi à cause de sa santé, gagner par lui-même la subsistance de sa famille; aussi, il était parfois porté à se décourager, à " jongler" avec ses difficultés sans pouvoir les résoudre, comme disait ma mère. Alors elle l'encourageait de son mieux et, en attendant autre chose de plus payant, il partait travailler sur un demi lot que nous possédions non loin de Dolbeau. Il était alors quasi heureux, car la terre, c'était vraiment son domaine, il était "terrien" dans l'âme.

Et pour aider ma mère aux travaux domestiques, ma soeur Gracia abandonna l'école assez jeune et se consacra à cette généreuse tâche jusqu'à son mariage en 1938.

Les uns après les autres, les garçons prirent métier et femme, mais auparavant la guerre de 1939-45 en avait réquisitionné deux qu'elle nous rendit heureusement sains et saufs. Hélas ce que la grippe espagnole ou la guerre avait épargné, le cancer nous le prit sans pitié. En effet les trois plus vieux garçons furent emportés en plein âge mûr par cette fâcheuse de si mauvaise réputation. Mais, à l'âge de bâtir son avenir, Émilien avait appris l'encadrement et la photographie et les trois autres à sa suite devinrent photographes professionnels de bonne renommée dans la région de Chicoutimi. Les filles aussi suivirent leur voie dans le mariage, sauf la dernière qui choisit de répondre à l'appel du Seigneur en entrant en communauté chez les Petites Franciscaines de Marie à Baie-Saint-Paul (Charlevoix).

Pour suivre leurs fils installés dans la région de Chicoutimi, nos parents allèrent demeurer dans la capitale sagnéenne et, c'est là entourés de plusieurs de leurs enfants et de plusieurs douzaines de petits-enfants, qu'ils vieillirent dans la joie et retournèrent à leur Créateur, âgés de quatre vingt-quatre ans et quelque mois chacun. Quelle grâce du Seigneur de nous les avoir laissés si longtemps !

Si l'histoire de la famille semble s'arrêter ici, la plume par contre ne peut clore cet écrit sans revenir sur ces deux personnages si importants et très aimés, papa et maman. Les survivants de cette heureuse famille ont apporté des témoignages de gratitude et d'admiration filiale qu'il me fait plaisir de consigner ici.

D'après Georgette, "maman, c'était la plus belle du monde", mais tirés d'une chanson que tout enfant bien né aime appliquer à sa propre mère. Et, elle continue; maman, c'était un mélange de bonté, de tendresse et d'amour. Comme tout le monde, elle avait ses qualités et ses défauts.

Elle était très croyante en Dieu, très généreuse et très travaillante. Elle travaillait du matin au soir et ne se disait jamais fatiguée, car elle avait une excellente santé. Sa générosité était sans bornes et lorsqu'il s'agissait d'aider ses enfants en difficulté financière, elle pouvait donner tout son argent. Et elle ne comptait pas ses heures de travail supplémentaires pour leur procurer le nécessaire. Elle agissait de même avec toute autre personne dans le besoin. Les pauvres ont toujours reçus chez nous le gîte et le couvert sollicités, car elle était très accueillante. Nos amis, filles ou garçons, n'étaient jamais gênés de venir s'amuser avec nous à la maison.

Pour ma part, j'ai toujours pensé que si ma mère avait eu quelque fortune, elle aurait été la plus grande bienfaitrice de l'humanité, elle aimait tant donner et secourir les autres !

On a dit plus haut combien me mère était habile de ses mains, elle réussissait en couture et en tout autre travail qu'elle entreprenait. Elle était même artiste à ses heures. Elle as toujours aimé travailler la peinture à l'eau, pour bien employer ses loisirs et enjoliver les pièces de la maison, en particulier pour des sentences à mettre en évidence, dans le genre: "Dieu me voit". Les dimanches, à notre grande joie, elle confectionnait, bibelots, cadres, crucifix, etc. avec de la pâte de sel qu'elle préparait elle-même et teignait avec du papier crêpé. Et sur ces dernières années, elle a même manié assez adroitemment la peinture à l'huile pour reproduction ou création de paysages faisant la fierté des heureux bénéficiaires.

Elle ne pouvait partager la piété de papa qui allait à la messe tous les matins à Dolbeau, elle, son travail la retenait à la maison, mais elle avait sans doute d'autres moyens de parler à Seigneur pour tout ses enfants, surtout lorsqu'ils semblaient en difficulté ou sur une voie dangereuse. Que de bons conseils elle aimait leur prodiguer, ainsi qu'à papa, mais sur un trop "disputeur" parfois, c'est la seule remarque négative a son sujet.

Pour mon père les témoignages ne sont pas moins élogieux. Hermas constate: "Un père bon à l'extrême, et tellement honnête, et, croyant que tout le monde était comme lui, il se "faisait avoir" dans presque toutes sers transactions.

Marie-Ange pour sa part note pour sa part qu'il a reçu une bonne éducation dans sa famille, car il était d'une douceur et d'une tendresse exemplaires, pacifique, aucunement rancunier, il n'a jamais connu la chicane. Sobre en tout temps, jovial par moments, il savait lancer de remarquable mots d'esprit. Bon citoyen, pieux et charitable, il conservait les traditions d'usage: chapelet et prière en famille, premier vendredis du mois, bénédiction du jour de l'an, jeûne rigoureux en carême, même avec un travail pénible au froid. Ainsi pour faire du bois de chauffage, à quatre milles de chez nous, il partait tôt le matin, après avoir avalé du pain sec avec un thé faible et ne s'apportait qu'un repas pour le milieu du jour. Quelle joie de revenir le soir avec un beau voyage de bois et quelques glaçons collés à sa moustache, glaçons qu'il distribuait à ses enfants en les taquinants.

Lorsque, plus âgé, il a demeuré chez ses enfants, Georgette se rappelle l'avoir vu souvent dans sa chambre à réciter son chapelet et elle ajoute ce détail savoureux: en affection, ce n'était pas un démonstratif, mais il devait avoir beaucoup d'amour qu'il gardait jalousement dans son cœur.

Pour terminer ces quelques notes dédiées fièrement à nos bien aimés parents, je me servirai de deux réflexions laissées par Hermas: "Mes parents, tant Bonneau que Hétu, n'ont pas d'histoire à raconter, et, si l'histoire il y a, ce fut une suite de devoirs accomplis simplement et amoureusement, et cela, tout leur vie durant." C'est sans doute ce témoignage qui l'amène à la réflexion suivante qui nous servira de conclusion:

"Pour moi, mes parents sont tous deux aux ciel aujourd'hui et cela, sans aucun doute, et portant les noms de sainte Albina et de saint Alfred; c'est pourquoi, quand j'ai une intercession à faire là-haut, je m'adresse à ma mère avant tous les autres saints du ciel. Pourquoi ma mère en premier, avant mon père et avant tous les autres saints de grande renommée? Parce que je crois que ma mère a un caractère plus vindicatif pour réveiller les autorités du paradis.

Ecrits par, Soeur Marthe Bonneau, p.f.m. Baie-Saint-Paul 19 Janvier 1988.